

DOSSIER DE PRESSE

Le Soupirail

editionslesoupirail@gmail.com

www.editionslesoupirail.com

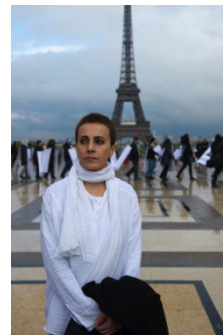
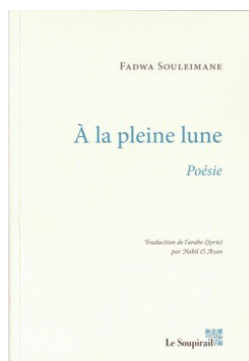
À La pleine lune

*« qui suis-je encore quand mon visage, mon nom, la fleur de ma jeunesse, ma langue, ma voix, ma mémoire, sont restés là-bas ?
habillée des débris de mon pays (...) »*

poésie

DE FADWA SOULEIMANE

Traduction de l'arabe (Syrie) par Nabil El Azan



De la douleur, de la violence, de l'absurdité, *À la pleine lune* nous mène aux territoires de nos mémoires. Dans un chant de colère, la colère de la terre meurtrie, la colère du sens assassiné, et d'attente, l'attente tachée par la barbarie des hommes. Et le doux chant de « pluie sur pluie, argile sur argile » de remonter le fleuve de l'Origine et transcender espace, temps, dans l'urgence d'arracher du sens. Le poème, retranscrit dans sa musicalité et dans le flux et reflux des mots, impose la beauté de la langue, libre, en réponse au chaos.

Fadwa Souleimane est née à Alep en 1972. Elle est diplômée de l'Institut supérieur d'art dramatique de Damas et a travaillé comme comédienne au théâtre, à la télévision et au cinéma en Syrie. Elle a obtenu l'asile politique en France où elle vit depuis mars 2012. Elle est également l'auteur d'une pièce de théâtre, Le Passage (éditions Lansmann, 2013).

Né à Beyrouth, Nabil El Azan est installé en France depuis 1978. Il est metteur en scène, directeur de compagnie (La Barraca), traducteur, poète et écrivain.

LA PRESSE EN PARLE

MIDI LIBRE – 14/06/16 (SITE AVEC VIDÉOS)

FADWA SOULEIMANE DANS LE GARD : "LA SYRIE, UN CRIME DANS LE FLANC DE L'HUMANITÉ"

PAR CAROLINE FROELIG

Fadwa Souleimane, actrice syrienne alaouite devenue célèbre pour avoir dirigé des manifestations contre le régime de Bachar el Assad à Homs. Elle est devenue une figure de proue de la Révolte syrienne de 2011-2012.

Réfugiée

politique en France depuis mars 2012, l'actrice et comédienne Fadwa Souleimane, icône de la révolution syrienne de 2011-2012, écrit pour continuer à agir et à vivre. Elle est venue lire ses poèmes extraits du recueil "A la pleine lune" (Éditions le Soupirail), le 11 juin, à Anduze dans le Gard.

À votre arrivée en France, vous vous demandiez comment agir d'ici pour le peuple syrien. Avez-vous trouvé ?

J'ai cru qu'ici, je ne pouvais rien faire, que je ne pouvais pas dire les choses en n'étant pas avec eux, dans le même danger. Mais j'ai trouvé la poésie. J'ai fait beaucoup pour la Syrie en continuant à porter l'Art, la beauté, la pensée, l'humanité des Syriens, dans mes rencontres avec les Français. J'ai continué la révolution de l'esprit, de l'échange avec les gens, celle du rêve, de l'imagination.

Jeunes Français jihadistes : "Des gens pauvres de tout..."

Interrogée sur le phénomène de ces jeunes Français, partis faire le jihad en Syrie ou en Irak, dont certains sont originaires de notre région (Nîmes, Montpellier, Lunel), Fadwa Souleimane a eu une réponse sans appel: "C'est la responsabilité de l'État et des régimes, partout dans le monde. C'est leur crime, aussi. Leurs systèmes ont créé des troupes qui portent l'idée que tuer les autres mène à la liberté ou à Dieu. Les gens qui vont en Syrie, ce sont des gens pauvres de tout ! De leur âme, de leur pensée. (...) Si une société libérait les gens de ces idées, on arriverait à un monde meilleur !"

La vision que beaucoup de Français ont aujourd'hui de la Syrie est celle d'un chaos, de réfugiés, d'armées. Votre Syrie à vous, quelle est-elle ?

La Syrie, c'est un grand crime dans le flanc de l'humanité. Tous les pays dans le monde ont participé à cette mauvaise guerre. C'est une guerre mondiale sur le sang du peuple syrien pour qu'on n'arrive pas à la démocratie. Ce n'est pas une guerre civile. Les médias et les États dans le monde entier ont jeté des mensonges pour créer leur guerre, pour vendre les armes, voler les richesses, augmenter les terrorismes. Ils n'ont pas arrêté le régime Assad dès le début, quand le peuple Syrien, pacifiste agissait. (...) Des milliers de Syriens sont morts car on ne peut pas leur amener des médicaments, mais comment toutes ces armes sont-elles entrées en Syrie ? Et comment, avec toutes ces hautes technologies, ne peut-on pas arrêter Bachar El-Assad comme Saddam Hussein ou Kadhafi ? La guerre en Syrie c'est la guerre des mafias mondiale, de l'ONU, des pays qui ont gagné la seconde guerre mondiale à partir d'une dictature qu'ils soutenaient.

Comment vivent les Syriens ?

La situation est très mauvaise. Le silence de ce monde participe à tuer le peuple syrien. Et on ne peut pas leur envoyer de nourriture ? Pourquoi ? (...) Les gens meurent de faim, alors qu'en Syrie, il n'y avait pas de faim ! Si nous avons fait notre révolution, ce n'est pas pour l'argent ou manger, mais pour la dignité ! Pour participer à construire le pays. Et maintenant, le système du capitalisme dans toute sa laideur fait mourir les gens devant les yeux du monde.

Vous prônez la non-violence. De quelle manière ?

La nature humaine refuse les armes. On sait bien, à l'intérieur de nous, que les armes ne sont pas la solution. Il est facile de les utiliser pour gagner, aujourd'hui. Mais on ne gagne pas dans l'avenir, car on plante la haine. (...) Les armes détruisent l'homme à l'intérieur. Je suis contre les armes, les frontières, les passeports, les nationalités : ce sont des murs que l'on met entre nous, humains. Ce sont des illusions. Et c'est toujours pour le pouvoir. On peut parler, partager, créer notre société avec la discussion, la démocratie, la liberté, vraiment.

Arrivez-vous encore à penser à la Syrie d'avant la guerre, à sa culture, son histoire ?

Oui, même s'ils ont essayé d'effacer notre mémoire, de couper nos racines. Le peuple syrien reste celui du pays qui a diffusé partout dans le monde la lumière. Le pays des chansons, de l'amour, de la musique et la beauté, du premier alphabet au monde. Malgré tout, la Syrie reste pour moi la porte du soleil.

Espérez-vous y retourner un jour ?

Bien sûr ! Même s'ils effacent tout, on ne doit pas les laisser effacer notre rêve. S'il ne reste qu'un seul Syrien, je suis sûre qu'il va construire la Syrie que l'on aime. La Syrie ce n'est pas un pays, une géographie, c'est une idée ! Nous apportons notre révolution. La révolution blanche, de l'esprit et de l'âme. Cela va traverser les lieux, le temps.

["A la pleine lune" aux éditions Le soupirail.](#)

L'écriture l'a sauvée et lui a rendu sa voix

En Syrie, actrice et comédienne, Fadwa Souleimane avait-elle déjà ressenti le besoin d'écrire ? "Je n'en ai pas ressenti le besoin. J'ai lu, beaucoup. Mais lorsque je suis arrivée en France, en 2012, j'ai ressenti que ma voix était coupée, que ma langue était loin de moi. J'avais peur de la perdre, cette faculté d'expression que j'ai rêvé toute ma vie ! (...)

Lorsqu'on a commencé la révolution en Syrie, notre expression a été tout de suite coupée. En venant ici, en France, ou ailleurs dans le monde, elle l'est aussi, car cela veut dire apprendre une autre langue. J'ai eu le sentiment d'avoir perdu ma voix et mon visage. L'écriture a donc été une nécessité pour que je me sauve moi-même et que je retrouve mon pays."

MIDI LIBRE

LUNDI 13 JUIN 2016

Une voix pour la Syrie

Rencontre | Réfugiée politique en France, l'actrice Fadwa Souleimane, icône de la révolution syrienne de 2011-2012, écrit pour continuer à agir et à vivre.

Sa voix passe du souffle las au feu de la colère. En français, sa voix insiste, hésite, insiste encore pour faire passer au mieux le sens qu'elle pose sur les mots. Puis lorsqu'elle parle en arabe, elle se fait forte et fière, pour dénoncer les crimes commis dans son pays, la Syrie, et exiger la non-violence.

Car Fadwa Souleimane, 46 ans, est une révolutionnaire. Elle le revendique avec fierté. Mais sa révolution, c'est celle de l'esprit. Une révolution qui emprunte à la beauté pour contrer un univers envahi par l'horreur et désamorcer une violence qui se mue en un cercle infernal. « *On sait bien au fond de nous que les armes ne sont pas la solution. Il est facile de les utiliser pour gagner, aujourd'hui. Mais on ne gagne pas dans l'avenir, car on plante la haine (...). Les armes détruisent l'homme à l'intérieur.* »

Elle brûle du feu de l'injustice Réfugiée politique en France depuis mars 2012, cette comédienne et actrice syrienne brûle du feu de l'injustice. En 2011, dès les prémices de révolte démocratique, la voici sur les réseaux sociaux et dans les rues, pour soutenir les manifestants pacifistes. Haranguant la foule dans Homs, ville Martyre. Plantant des oliviers pour le symbole. Bientôt clandestine à Damas, menacée, recherchée. Celle qui est issue de la même communauté Alaouite que Bachar el-Assad, et qui a choisi de regarder l'autre par le biais de sa seule humanité, sans religion ni nationalité, est devenue une icône. Mais

alors qu'elle veut résister au côté des siens, ces derniers la poussent à partir. Pour sauver sa vie et parce qu'elle peut être utile dehors.

Cet exil, Fadwa Souleimane l'a très mal vécu, se découvrant « *sans voix ni visage* ». Il lui a fallu retrouver une langue. Apprendre le français pour témoigner, dénoncer... « *L'écriture a été une nécessité pour que je me sauve moi-même et que je retrouve mon pays.* » Preuve vivante de l'horreur, mais aussi de la persistance d'une lumière, l'actrice devenue auteur agit donc avec les mots : « *J'ai fait beaucoup pour la Syrie en continuant à porter l'Art, la beauté, la pensée, l'humanité*

des Syriens. » Un texte de théâtre et un recueil de poésie incandescents viennent désormais dire la violence, l'absurdité. Mais aussi l'espoir.

**«La Syrie, c'est
un grand crime dans
le flanc de l'humanité»
Fadwa Souleimane**

Et Fadwa Souleimane a mis du bleu sur ces cils, samedi 11 juin, pour venir lire les poèmes d'*À la pleine lune* (éditions Le soupirail) à la librairie La Porte de mots, à Anduze (Gard).

Du bleu qui cille à la façon des ailes du papillon dont elle parle dans un texte. Du bleu sombre comme la nuit où l'horreur de la guerre a plongé la Syrie. Elle scande la destruction intérieure de l'exil, les débris de son pays, la lumière aveuglante des bombes, le chaos. « *Je ne suis qu'une étincelle qui se consume dans l'obscurité* », récite-t-elle. Mais sa voix déverse de la lumière. Elle emporte l'esprit du spectateur, mêlant douleur et beauté, absurdité et espoir.

Elle laisse aussi tremblant, quand, avec une dignité impressionnante, elle lâche : « *Le silence de ce monde participe à tuer le peuple syrien (...). La Syrie, c'est un grand crime dans le flanc de l'humanité. Tous les pays dans le monde ont participé à cette guerre mondiale sur le sang du peuple.*

Ce n'est pas une guerre civile. Ils n'ont pas arrêté le régime Assad dès le début, quand le peuple, pacifiste, agissait (...). Des milliers de Syriens sont morts car on ne peut pas amener de médicaments, mais comment toutes ces armes sont-elles entrées ? »

Son recueil de poésie a reçu en 2016 le prix des Découvreurs. Elle en a écrit un second, a tourné un courtmétrage qui, après Cannes, prendra la route de Los-Angeles et New Delhi.

Mais là où voudrait être Fadwa Souleimane, c'est en Syrie : « *Pour moi, elle reste la porte du soleil.* » Elle ajoute :

« *La Syrie, ce n'est pas une géographie, c'est une idée! Nous apportons notre révolution blanche, de l'esprit, de l'âme. Cela va traverser les lieux, le temps.* » Elle allume cigarette sur cigarette. Infiniment triste et vivante.

Combattante en humanité.

CAROLINE FROELIG

cfroelig@midilibre.com

«Écrire pour continuer à vivre»

LITTÉRATURE Comédienne devenue poète, Fadwa Souleimane était le porte-voix pacifique de la contestation à Homs, en Syrie, lors de la révolution. Exilée en France, elle raconte sa souffrance et ses espoirs. Entretien exclusif.

Invitée du 9^e Printemps des poètes - Luxembourg, en fin de semaine prochaine, elle viendra y présenter son livre *À la pleine lune* et parler avec le public de son expérience personnelle sur le conflit syrien.

Entretien avec notre journaliste Grégory Cimatti

Qui suis-je encore quand mon visage, mon nom, la fleur de ma jeunesse, ma langue, ma voix, ma mémoire, sont restés là-bas habillés des débris de mon pays?... Voilà une phrase tirée de son recueil de poésie, *À la pleine lune* (éditions Le Soupirail, traduit de l'arabe par Nabil El Azan), qui symbolise bien l'écriture «nécessaire» de Fadwa Souleimane. C'est en effet de l'intérieur qu'elle tente de mettre des mots sur l'expérience profonde qu'elle a du conflit syrien. Ses populations divisées. Ses quartiers explosés. Sa parole étouffée. Et, bien sûr, son exil forcé depuis 2012...

Comédienne, militante pacifiste, figure marquante de la contestation à Homs, au point d'être présentée dans certains médias comme une icône, Fadwa Souleimane a dû quitter en 2012 son pays, sous la pression des forces de sécurité de Bachar al-Assad, pour partager cette fois le sort des exilés. Réfugiée politique à Paris, elle a écrit pour le théâtre un texte, *Le Passage* (déjà présenté à Avignon). Les poèmes d'*À la pleine lune* constituent donc sa seconde expérience littéraire disponible en français.

Un recueil qui «nous mène aux territoires de nos mémoires dans un chant de colère, la colère de la terre meurtrie, la colère du sens assassiné, et d'une attente tachée par la barbarie des hommes. Le poème, retranscrit dans sa musicalité et dans le flux et reflux des mots, impose la beauté de la langue, libre, en réponse au chaos... C'est de Paris que Fadwa Souleimane s'est confié au *Quotidien*.

Vous avez d'abord été actrice et comédienne. L'écriture a-t-elle toujours été présente chez vous?

Fadwa Souleimane: J'ai commencé l'écriture en France, pas en Syrie. C'est vrai, durant certaines périodes de ma



Photo: dr

Fadwa Souleimane: «En France, je me suis retrouvée hors de moi-même, sans visage, sans identité.»

vie, j'ai été tenté par l'écriture, mais sans jamais franchir le pas. Au début de la révolution, en 2011, je m'y suis mise, à travers quelques modestes poèmes. À ce moment-là, j'ai découvert que je pouvais, à travers les mots, sortir quelque chose de moi. Mais c'est seulement après mon départ que ce sentiment s'est clairement développé.

Pourquoi? Après des années de dictature, le peuple syrien a retrouvé sa voix par l'action, durant la révolution, alors qu'elle était, pour ainsi dire, morte depuis longtemps. C'était un rêve! Mais paradoxalement, j'ai dû vite partir. En France, je me suis alors retrouvée hors de moi-même, sans visage, sans identité. Il fallait alors que je retrouve ma

langue, que j'y retourne pour renouer avec mon pays. Et c'est donc arrivé par l'écriture.

Votre écriture est-elle donc à voir comme une nécessité?

Tout à fait. J'avais tout perdu: mon pays, mes racines, mon combat, ma voix... J'ai alors recherché la Syrie par les mots, tout en cherchant à partager mes connaissances avec mon pays d'accueil. Lui faire connaître notre littérature, notre imagination, nos souffrances aussi.

Écrire pour exister, donc. Écrire pour continuer à vivre, surtout.

Voyez-vous également l'écriture comme un acte de résistance?

Dans un sens, n'importe quelle sorte d'écriture est un acte de résistance. C'est à travers elle qu'on défend des idées, des pensées, une vision du monde et la manière dont on rêve de l'améliorer.

Comment vivez-vous votre condition d'exilée depuis 2012?

Au début, c'était très dur. Jamais, de toute ma vie, je n'avais imaginé que je pouvais vivre en dehors de la Syrie. Pourtant, à un moment, au plus fort de la révolution, j'étais devenue une étrangère, une exilée dans mon propre pays. Malgré tout, ça restait ma Syrie, ma terre, mon ciel et mon soleil. Et elle avait besoin de moi! Même quand la situation est devenue très compliquée à gérer...

Vous avez dû alors vous enfuir, à contre-cœur...

J'étais très mal, très triste. Surtout quand on s'intéresse aux origines de cet exil. J'ai été interdite dans mon propre pays, parce qu'avec d'autres, on a demandé la liberté, la justice de manière pacifique. On a été chassés parce qu'on a tenu des rameaux d'olivier face aux armes. Pour avoir réclamé notre liberté d'expression, de construire notre pays, de partager, de mener notre vie comme bon nous semblait. Une fois en France, j'ai eu le sentiment d'être étrangère à moi-même. Il était plus que nécessaire de transformer cette émotion en création. Il fallait revenir vers la vie. Dans un sens, cet exil a révélé des choses enfouies en moi, m'a bonifiée.

Que vous évoque la situation actuelle en Syrie?

J'ai le sentiment, depuis toujours, que le régime syrien est un petit employé d'un système mondial qui vole nos richesses et nous interdit d'accéder à la démocratie, d'échanger d'égal à égal. Une sorte de colonisation perverse pour que l'on n'arrive à rien. C'est une honte! Que dire des amalgames qui ont été faits lors de la révolution, où de nombreux médias dans le monde nous ont comparés aux extrémistes religieux, alors que l'on est pacifistes! Aujourd'hui, la communauté internationale, sous couvert de vouloir

combattre le terrorisme, bombarde le pays. À mes yeux, elle ne fait, par ce choix, que renforcer la conviction de extrémistes. Entre les gens qui tuent au nom de Dieu ou d'un régime politique et ceux qui usent de balles, de gaz mortels et de bombes, il n'y a pas une grande différence... La violence génère la violence. J'ai eu peur dès que la révolution a commencé. Je ne suis guère plus rassurée.

Avez-vous un peu d'espoir?

J'ai une conviction: le peuple syrien est et restera fort face à Daesh, face à Bachar al-Assad, face à l'interventisme international. Et puis, la Syrie ne dat pas d'hier. Notre histoire et notre culture remontent à des siècles, bien longtemps avant que ces balles ne se fient...

Vous venez au Luxembourg la semaine prochaine pour notamment votre ouvrage *À la pleine lune*. Pouvez-vous nous le présenter, nous le raconter?

(Elle souffle) C'est difficile à dire. Disons que c'est le long chant d'un peuple. De douleur, de violence, d'absurde, de colère. Un questionnement aussi sur l'humanité et son héritage depuis Cain et Abel, et cette barbarie cette haine inhérente. C'est enfin un cri, entre passé et futur. Un cri qui m'a réveillée.

Vous parlez d'héritage et, justement, depuis 2012, vous intervenez de manière régulière dans les écoles, les lycées, les universités. Cette transmission est-elle essentielle?

Bien sûr. *À la pleine lune*, d'une certaine manière, m'a fait découvrir la France. Et ces rencontres avec des étudiants, intellectuels, journalistes, poètes, enfants... ont été très riches pour moi. Une page blanche s'est remplie. Alors oui, transmettre ses vérités et son expérience sur la Syrie, l'Orient, c'est quelque chose d'essentiel. Mais recevoir l'est tout autant.

Un recueil honoré du prix des Découvreurs

La nouvelle est fraîche: *À la pleine lune* a reçu le prix des Découvreurs 2016, décerné par un jury constitué de plusieurs centaines de lycéens représentant l'ensemble des académies de France. Fondé en 1997 sur la proposition de Georges Guillaud, poète et collaborateur de la *Quinzaine littéraire*, le prix est doté d'une somme de 1 500 euros.

ARTICLE DE SERGE AIROLDI CONFLUENCES MÉDITERRANÉE N°93 PRINTEMPS 2015

Chemin noir, Liberté
Haute, lunes rouges
A propos du livre de Fadwa
Souleimane, *A la pleine*
lune, traduction de l'arabe
(Syrie) Nabil El Azan,
préface de Brigitte Rémer,
Editions Le Soupirail, 82
pages, 12 euros

En 2011, sa vie est devenue un chemin noir parce que l'Histoire de son pays – et de toute la sombre région où s'inscrit l'épopée de la Syrie, s'est enflammée comme une mauvaise torche.

Son espérance, pourtant, ne parle que de lumière restaurée, un jour, peut-être, de liberté, de l'Idée même de la liberté.

Liberté Haute.

Sa poésie, pour tout dire d'un seul élan, est une lune rouge qui révèle les hommes et les femmes, leurs plaies, leurs cassures. C'est une aventure de l'esprit et des corps, à la fois dans l'Eden des origines, et dans le futur apaisé, un jour peut-être. Apaisé mais sans plus d'illusions. Dans un présent douloureux, en attendant.

Fadwa Souleimane est Syrienne. Elle est née à Alep en 1972. Elle est diplômée de l'Institut supérieur d'art dramatique de Damas. Elle a été comédienne au théâtre, à la télévision et au cinéma. Elle a joué Ibsen au théâtre de Damas. Ibsen, « *l'anarchiste aristocrate* » qui écrivit :

« *L'Etat est la malédiction de l'individu* ». Les séries télévisées qui l'ont rendue célèbre sont vues dans les pays arabes. En Syrie, son nom, son visage, sa voix, sont connus, respectés, – ils sont aujourd'hui un symbole pour tous ceux que révolte l'idée même de Bachar El Assad et de son régime policier, militaire, ultra répressif avant même que n'éclate le chaos ; tous ceux que tourmente, aussi, l'idée même des islamistes fondamentalistes qui égorgent, qui saccagent, qui veulent abolir le passé en brisant ou en spoliant les héritages du patrimoine de toute l'humanité. Ceux de Daesh.

Un jour de novembre 2011, convaincue que le temps d'un printemps était venu, *en Syrie aussi*, convaincue que son pays ne peut se résumer à la misérable et sanglante confrontation des Sunnites contre les Alaouites (Elle est alaouite...comme El-Assad), des uns contre les autres, que le pays ne peut pas être qu'une rivière de sang, une terre d'obscurité, que l'humanisme, la tolérance, le pacifisme, la démocratie, sont les plus belles conquêtes des civilisations, Fadwa Souleimane est apparue sur la chaîne Al-Jezira au milieu des manifestants d'Homs. Ailleurs, une saison nouvelle avait essayé de jeter des couleurs nouvelles dans les pays arabes.

Homs martyr. Comme Alep. Comme tellement de villes du pays.

Tellement d'hommes et de femmes en lambeaux, perdus dans l'étrange lumière de la nuit, *à la pleine lune*.

Longtemps, Fadwa Souleimane s'est battue avec les armes de la voix, des mots, de l'énergie forte. Absolue.

Mais la guerre a gagné une bataille. La comédienne a dû partir pour rester en vie.

Quitter la Syrie. Tout ce qu'elle avait de plus cher. Sa propre vie.

Elle vit en France depuis mars 2012 où elle a obtenu l'asile politique.

En 2013, elle a publié une pièce de théâtre, *Le Passage*, aux éditions Lansmann.

La même année, les éditions Dar Al Ghawoun ont publié à Beyrouth,

un recueil traduit l'année suivante par les éditions Le Soupirail. Ce recueil s'intitule *A la pleine lune*.

Le lire, c'est accepter un long voyage dans le temps d'avant les chaos, les tueries, les effondrements, le sang dans le ciel, dans le sable, partout.

Le lire, c'est partager cette image sublime, comme un sable pur, une neige immaculée :

« *pluie sur pluie* »

*argile sur argile
et ma grand-mère qui tourne avec la terre
pétrissant son vin avec le sable
à la pleine lune »*

Lire ces mots, c'est redécouvrir la beauté du bouton de rose, le parfum de l'aube, « *l'herbe bracelet aux pieds des arbres* », « *les arbres qui dansent sur les souffles de la terre* », le jasmin qui chante à Damas. Le lire, c'est d'abord trouver les signes fondateurs, en traçant les premières lettres de l'alphabet avec des crayons de couleur. C'est voir un paysage intact qui parvient, à force d'amour pour les oliviers, les soleils, les matières du monde, à construire une âme, une sensibilité.

Fadwa était cette âme et cette sensibilité *dans son pays lui-même*. Elle était femme de l'art. Femme d'esprit.

Aujourd'hui, elle demeure cette rose des sables capable d'indiquer les directions. Mais la guerre, un jour, est venue. Les fils invisibles des liens cordiaux se sont déchirés. Le bâton du vent s'est engouffré dans les fissures, écrit Fadwa et a dispersé ses pensées « *comme fibres de coton* ».

Le sang a coulé. Terrible sang des hommes, des frères, des amis.

Fracture des mondes. Déchirements atroces. Les hommes ont marché dans le sang des hommes. Et Fadwa, livrée au chaos avec ses désirs de paix au milieu de ses frères combattants, debout sur les barricades. Et l'exil forcé pour éviter une mort certaine, annoncée,

« *Cependant que/
l'ombre dresse l'échafaud/pour tous* ».

Et désormais l'exil et ces mots de l'enfermement, d'une mort :

« *pluie sur pierre
sang sur herbe
et herbe sur sang
et du sang coule le sang
cependant que la moitié d'entre nous
dresse l'échafaud
pour l'autre moitié
et le ciel de refermer ses portes* »

L'exil et le nouveau voyage dans le « labyrinthe sans clarté », « le tunnel sombre » où pourtant « le coeur doit rester avec le coeur/la main dans la main/l'esprit avec l'esprit/et l'oeil unique ». Le chemin noir. Les entrailles comme du métal froid. La tête comme un glacier et la chair qui dévore la chair.

Et ce constat du malheur, en attendant de revenir un jour, peut-être, de « traverser la porte du passé » en sens inverse, de rire à nouveau, peut-être, de célébrer les vivants et les morts martyrs :

« *sel sur blessure
eau sur argile
nous ne sommes que souvenirs
filant à travers le temps* ».

Voici le recueil précieux comme une tablette antique, d'une femme qui a fait la guerre sans arme, d'une mère, d'une lionne insoupçonnée.

Voici la poésie de Fadwa qui ressemble tellement à cette exigence des Cathares qui usaient de ce mot : *melhorament*. Etre meilleur. Monter vers la grâce.

Fadwa. Oui une femme. Rare et Forte. « Disant adieu au rêve gisant », c'est vrai. Disant aussi tout l'espoir d'un peuple sauvagement mutilé, hélas.

Serge Airoldi

Blog des Découvreurs de poésie/ livre dans la sélection du Prix Découvreurs 2015-2016

FADWA SOULEIMANE, PREUVE DE LUMIÈRE ET DE NUIT.

Par G.G. le jeudi 2 octobre 2014, 15:33 - DOSSIERS - [Lien permanent](#)



Être une preuve de lumière et de nuit. Tel serait si l'on en croit le grand poète d'origine syrienne, Adonis, l'état le plus haut de la poésie. Et c'est dans cette perspective, sans doute, qu'il faut lire le livre de sa jeune compatriote Fadwa Souleimane, que les toutes neuves éditions du Soudrain viennent de faire paraître sous le titre *A la pleine lune*.

Il y a des pays où vivre une vie simple, libre, parmi les siens ne va pas de soi. Où tout conspire au contraire à vous défaire de votre humanité. Vous déposséder du sentiment de votre vérité. Où chaque plongée dans la réalité vous entraîne un peu plus dans l'évidence de l'absurdité et de la folie du monde.

Je me garderai bien de tenter d'évoquer plus précisément cette réalité que doivent aujourd'hui affronter ceux qui, au cœur du drame syrien, continuent, envers et contre tout, de nourrir un semblant d'espoir dans un avenir meilleur. J'ai vu le film d'Ossama Mohammed et Simav Bedirxan, Eau argentée, qu'Arte a diffusé il y a une quinzaine de jours. Ce qui se vit là-bas, de courage chez les uns, d'abjection chez les autres, et qui sait, d'abject courage aussi chez certains, en tout cas de dépassement des limites de ce qui constitue pour nous l'humanité ordinaire, est proprement inimaginable. Effarant. Et l'on comprend qu'en parler comme ça de l'extérieur, de son petit point de vue douillet, aurait quelque chose d'assez mal supportable.

Mais justement, c'est de l'intérieur que Fadwa Souleimane tente de mettre des mots sur l'expérience profonde qu'elle a du conflit syrien. Ses populations divisées. Ses quartiers explosés. Ses enfants vaporisés. Sa parole étouffée... Comédienne, militante, pacifiste, figure marquante de la contestation à Homs, au point d'en être présentée sur certains media comme une icône, Fadwa Souleimane a dû quitter il y deux ans son pays pour partager cette fois le sort des exilés. Réfugiée politique à Paris, elle a écrit pour le théâtre un texte, Le Passage, qu'elle a pu présenter cet été en Avignon avec la complicité du metteur en scène Catherine Boskowitz. Les poèmes de *À la pleine lune* constituent ainsi le second de ses textes que nous pouvons lire en français.

Ceux qui n'ont pas pris les armes sont morts . Ceux qui ont pris les armes sont morts aussi. Chacun attend son tour avec ou sans la guerre écrit F. Souleimane dans *Le Passage*. Mais ce n'est pas la perspective de la mort, la mort en soi, qui constitue pour cette femme dont la mémoire est sûrement surchargée des scènes les plus atroces, l'épreuve la plus douloureuse. Ce sont plutôt tous les visages qu'elle se donne. Ceux de la vérité démembrée. Du monde retourné sur son axe. Qui réduit l'être en morceaux. Efface jusqu'à son propre reflet.

Déjà, avant l'insurrection, le poète syrien Nazih Abou Afach pouvait déplorer à quel point la Syrie, ce berceau d'une de nos plus anciennes et puissantes civilisations, était devenue pour ses habitants, pour son peuple, un lieu d'oppression, de repli sur soi et de souffrance. *Nous regorgeons de temps pour tirer sur les papillons, les nuages et les idées neuves/ regorgeons d'espace pour les bastilles, les cercueils et les cimetières d'enfants/ détenons grands sanglots et très intimes secrets*, écrivait alors cet habitant de Marmarita, village situé à quelques kilomètres d'Homs. La terrible répression qui s'est abattue sur le peuple à partir de la première manifestation de Deraa, le 15 mars 2011, n'a fait, là-bas, qu'élargir le marché de gros de la douleur. Augmenter, pour les sectateurs du régime assassin d'Assad, leur volume de viande humaine à sacrifier.

Les références aux déchirements ainsi qu'aux crimes les plus barbares dont son pays est devenu le théâtre ne manquent pas dans le livre de Fadwa Souleimane. À qui les avions de tourisme traversant le ciel de Paris, une cigarette impossible à allumer à la terrasse pluvieuse d'un café, ne font que mieux rappeler que dans le ciel de son pays les avions ne transportent plus que des bombes, que la pluie là-bas n'éteint pas le bâtiment en feu que le soldat vient de faire exploser d'une simple pression de son doigt sur la détente. Comment du coup pouvoir se sentir pleinement vivre? La condition de l'exilé comme l'a bien montré en son temps le poète palestinien Mahmoud Darwich est une condition particulièrement difficile: la part de soi qui vit ici ne pouvant que ressentir, comme un membre fantôme, la part absente qu'on a laissé là-bas. Accompagnée de tous ceux avec lesquels on voudrait impossiblement continuer à faire corps.

C'est ce qui explique que les poèmes de Fadwa Souleimane ne relèvent pas d'abord d'une esthétique, d'un métier. À la différence de ceux pour qui la forme est un point d'aboutissement, pour qui le poème est fait pour aboutir à l'expression la plus forte ou la plus belle, Fadwa Souleimane écrit d'abord pour que ses mots livrent passage. Passage à sa douleur. Passage à sa colère. Passage à son espoir. À son désespoir aussi. Passage à ses regrets. À son inconfort d'être ailleurs. Passage à toutes ces voix qui la divisent. Contre lesquelles il lui faut quand même un peu se réunir. Pour ne pas s'abandonner en cendres. Cela donne à sa poésie, par ailleurs en partie nourrie des nombreuses et belles images de la poésie arabe traditionnelle, un caractère résolument vital. Qui lui permet de se réaffirmer au-delà de toutes ses interrogations, de tous ses découragements, au plus haut d'elle-même. D'opposer au délire fratricide qui s'est emparée de son beau pays de colombes et d'oliviers, de mer bleue entre les murs, sa farouche résolution de ne pas répondre au meurtre par le meurtre, au terrorisme d'état par une légitimation de toutes ses propres violences, mais par un chant de pardon. D'amour. *Car tu ne t'en sortiras pas si tu tues/ sur une seule jambe reposera ta victoire/ sur ta tête une couronne de sang.*

Ainsi si chacun de ses poèmes laisse bien entendre la brutalité, la sauvagerie avec laquelle le régime comme elle l'appelle, est parvenu à dévorer toute une partie de son univers intérieur, lui imposant ses images éclatées et obsédantes de sang et de terreur, Fadwa Souleimane ne fait pas que composer avec *À la pleine lune* une sorte de tombeau halluciné des innocences disparues, elle laisse filtrer à travers cette nuit, la possibilité d'une lumière. La croyance fragile qu'au bout de ce sinistre et douloureux tunnel par lequel passe aujourd'hui le peuple syrien, l'attend quelque chose comme une résurrection, une renaissance. A la condition que le cœur reste avec le cœur. L'esprit avec l'esprit. Et la main dans la main.

critiques & avis [Le Figaro.fr](http://LeFigaro.fr)/Evenc.fr/ juin 2014

CRITIQUE DE LA RÉDACTION

Par Marine Relinger (Evenc) ♥♥♥♥♥

« Ne pas oublier la Syrie. Les scansion poétiques de la comédienne Fadwa Souleimane, voix de la rébellion syrienne aujourd'hui réfugiée politique en France, sont un acte de mémoire après les actes. Son recueil intitulé «*À la pleine lune*», initialement publié en arabe aux éditions Dar Al Ghawon (Beyrouth), est récemment paru en France, aux éditions Le Soupirail, d'après une traduction de Nabil El Hazan. Ces vers parcourent les quelques milliers de kilomètres qui nous séparent, à vols d'oiseaux, de Damas, abolissant les distances et le temps. Les souvenirs sont vertiges, car la tragédie a toujours lieu. Là-bas, où «ce sont des bombes / qui se posent sur les toits / non des colombes», Fadwa Souleimane rappelle «les évadés des yeux de la mort / qui courent vers la mort». Ceux qui l'ont exfiltrée lui ont dit que, peut-être, son rôle, ailleurs, serait plus important : rappeler que le peuple syrien a commencé la Révolution, pacifiquement. Le rouge ô mère / t'a empêchée de crier / de maudire quiconque / et cet enfant qui n'en est plus un / continuera de faire voler les colombes / çà et là / le cœur saignant », dit-elle. N'oublions pas la Syrie ; il n'y a d'impuissance péremptoire si l'on sait - au moins - préserver notre humanité. À la guerre, Fadwa Souleimane oppose elle-même jusqu'à ses résistances les plus intimes et les plus obstinées : «Et je suis tombée / telle la cendre de ceux qui n'ont plus d'illusions / misère de tomber là / où on n'enterre pas les morts / je me prendrai par la main / et rentrerai non pour rentrer mais / pour trouver ma mort comme je l'entends». L'auteure dédicacera son ouvrage, les 14 et 15 juin après-midi, au Marché de la poésie, place St-Sulpice, à Paris. »

Infos réflexions et débats avec **Cassandra / Horschamp...**

À la pleine lune : découvrir Fadwa Souleimane

Les poèmes de l'auteure syrienne viennent d'être publiés en français

3 juin 2014, par [Thomas Hahn](#)



Image extraite du blog : <http://theatreboskowitz.blogspot.fr/2012/08/le-passage.html>

Comédienne et auteure militante, pacifiste et voix de la rébellion syrienne, Fadwa Souleimane est aujourd'hui réfugiée en France où elle retrouve sa volonté d'exister en tant qu'artiste. Pendant qu'elle cherche les moyens économiques de monter une création théâtrale et poétique, elle publie aux éditions Le Soupirail la traduction française de son recueil *À la pleine lune*, initialement paru en arabe aux éditions Dar Al Ghawoun (Beyrouth).

Le titre renvoie-t-il aux nuits sans sommeil où les souvenirs de la guerre, de la famille, des amis, des combattants se mêlent aux angoisses liées à l'exil ? À Paris, le 20 juillet 2012, donc peu de temps après avoir obtenu l'asile politique, Souleimane note :

à la terrasse d'un café/pluie battante/ et vents violents/ne cessent d'éteindre le feu de mon briquet/impossible d'allumer ma cigarette/pluie battante/ et vents violents/ le soldat a allumé la mèche de la bombe/d'une simple pression de doigt sur la détente/la pluie battante n'a pas éteint/le bâtiment en feu/et les vents violents/ont emporté les lambeaux des êtres chers/et les ont éparpillés au loin

Certains poèmes, il faudrait parfois parler de lambeaux, portent les indications des dates et des lieux, d'autres non. Aussi, le recueil incarne la tentative de rassembler les morceaux d'humanité et d'espoir qui survivent par-ci, par-là, malgré tout. Les mots eux-mêmes, dans leur beauté et leur douceur, en font partie.

Pluie sur pluie/ il se mit à écrire/ le ciel nous est témoin/ alors il entendit/ elle vient de toi/ elle est à toi/ et ma grand-mère de refermer les portes/ au cri de son sang

La militance politique n'est pas absente de cette poésie qui résonne avec une clarté et une humanité rares, qui va à l'essentiel dans un phrasé parfois archaïque et puissant, et qui porte en elle la tentative de renouer avec la possibilité d'une fragilité sans peurs, sur fond de sang versé.

Le rouge ô mère/ t'a empêchée de crier/de maudire quiconque/ et cet enfant qui n'en est plus un/continuera de faire voler les colombes/ça et là/le cœur saignant

Souvent on la suit dans ses pensées, entre l'ici et le là-bas où ce sont *des bombes/qui se posent sur les toits/ non des colombes*

Le point de départ est, malgré tout, le lien avec la nature, *avec ces arbres qui dansent sur les souffles de la terre/terre mouche sur la joue du soleil/soleil qui jette son mouchoir par terre/ainsi sont-ils/nuages qui flottent/forêts de papillons*

Si dans *Cassandra* n°98, à paraître en juillet prochain, on peut lire l'analyse politique de la situation syrienne par Fadwa Souleimane, il est tout aussi important de la découvrir ici à travers sa poésie qui résonne tel un chant obsédant, liant la force du verbe d'un Mahmoud Darwich à celle des chœurs chez Sophocle : *sel sur blessure/eau sur argile/nous ne sommes que souvenirs/filant à travers le temps*

Cette voix est essentielle, sa découverte bouleversante. Sa poésie interroge l'humain dans sa beauté et son atrocité. La très belle traduction, sobre, rythmée, musicale et comme émanant d'une âme sœur, est de Nabil el Azan, également homme de théâtre et écrivain, qui réussit à transmettre la finesse et la vitalité du regard de la poétesse.

www.editionslesoupirail.com

Post-scriptum : Souleimane, Fadwa : À la pleine lune, Le Soupirlail, Paris, 2014. 82p., 12€

ZONE CRITIQUE (Revue de littérature et cinéma)

Une symphonie pastorale/ par Pierre Poligone

Posted by [Admin](#) on Lundi, juin 16, 2014

32ème marché de la poésie

Zone critique revient sur le marché de la poésie qui s'est tenu la semaine dernière place Saint-Sulpice, à Paris. Invités par les éditions Le Soupirlail, nous avons eu l'occasion de pénétrer dans ce monde si particulier des poètes, ce monde enchanteur à l'atmosphère printanière où se mêlaient les mots, les rires et les idées. Nous vous convions à revivre ce périple riche en émotions à travers le témoignage de quelques poètes, afin de vous montrer que la poésie est plus vivante que jamais, que celle-ci habite le temps, pétille nos jours et colore nos nuits.

« La poésie est un espace ouvert ». C'est par ces mots que nous sommes accueillis par Jean-Pierre Boulic, poète français ayant publié une vingtaine de recueils. Son sourire en dit long sur cette passion qui l'anime depuis maintenant de nombreuses années. Homme de la terre et des vents, il travaille le vers, fertilise les esprits et fait germer l'émotion dans le cœur de ses lecteurs avec la même ardeur que le moissonneur à l'approche de la récolte. Sa démarche poétique consiste à « être debout sur la terre, être l'explorateur d'un monde caché ». L'un de ses derniers recueils, *Je vous écris de mes lointains*, s'offre à nous comme une invitation au voyage. Et nous ne demandons qu'à le suivre, non pas pour s'évader de ce monde mais plutôt pour le redécouvrir.

À la pleine lune

En effet, la poésie ne consiste pas à s'extraire de notre quotidien mais s'attache à changer notre regard sur celui-ci, à lui donner plus d'ampleur, plus de profondeur. Ainsi, c'est avec une certaine conscience du monde, qui mêle lucidité et acuité qu'écrit Fadwa Souleimane. Cette comédienne militante, voix de la rébellion syrienne et poète de guerre utilise la poésie pour dresser un rapport impitoyable du monde. Ses vers résonnent dans l'écho de nos mémoires à la manière d'un memento mori. La traduction française de son recueil *À la pleine lune*, réalisée par les éditions Le Soupirlail permet d'offrir sa voix, de la rendre audible et vibrante aux lecteurs francophones. Fadwa Souleimane nous ouvre les portes d'un pays où « ce sont des bombes/ qui se posent sur les toits/ non des colombes ». « Ce sont les événements qui m'ont poussé à écrire » nous confie, en français, la poète. Par ces mots, elle réhabilite la nécessité de dire et nous laisse entrevoir la beauté d'un art engagé où l'harmonie du Verbe véhicule un message bouleversant, faisant de la barrière des langues un obstacle de paille.

Une autre rencontre, celle avec le poète Seyhmus Dagtekin, ouvre le champs lexical de l'humain. Kurde de naissance, Dagtekin manie dans son écriture sa langue natale ainsi que le français, qu'il a d'ailleurs privilégié dans son oeuvre. Il nous explique le travail qu'il a mené sur son dernier recueil *Élégie à ma mère*, travail sur le texte tant en français qu'en kurde. Non pas un travail de traduction, mais des sentiments exprimés dans chacune des langues, pour expulser le même cri. Il nous définit ainsi la poésie : « Il faut que l'émotion passe, Il faut que la poésie fasse bouger quelque chose en nous. Il faut qu'il y ait un mouvement intérieur ». La poésie n'est pas une histoire de « broderie fine » ; et la pirouette n'est pas l'amie du poète : Il nous livre des textes bruts, denses, qui ne sont « jamais achevés ».

À Saint Sulpice, Le Verbe s'érige contre ce monde qui se ruine. La mode n'est plus à la poésie, la mode n'est plus à cet amour de la langue des Hommes, cette pauvre langue amputée chaque jour de ses belles expressions, ce langage déshabillé de tout son sens. Et pourtant, la poésie contemporaine se dresse, met en scène le plus bel usage des mots sur les maux de poètes trop méconnus.

La mode n'est plus à la poésie, la mode n'est plus à cet amour de la langue des Hommes, cette pauvre langue amputée chaque jour de ses belles expressions, ce langage déshabillé de tout son sens.

Ouvrir ses sens

Le hasard d'une rencontre et nous voici face à l'un de ses nombreux poètes, un peu noyés dans le flot des monstres marins de l'édition et dont la notoriété ne peut s'étendre faute d'une distribution limitée. Il s'agit de Bruno Grégoire qui tente de tirer son *Épingle du jeu*, avec un recueil intimiste qui nous mène dans un univers aux couleurs mystérieuses. De petits poèmes en vers libre qui se savourent comme des friandises et qui recèlent des trésors cachés. Ce sont de véritables instantanés, des pensées figées dans une gangue d'images d'une beauté enivrante. « Les actes les plus solaires/ ont souvent traversé/ les ténèbres les moins simples/ à déchiffrer ». Parfois, ces poèmes traversent les méandres de la raison et s'offrent sous la forme de réflexion. Le monde est un chaos et c'est pourquoi nous devons le chérir. L'amour et l'amitié sont érigés au rang de valeurs absolues. On le comprend. Le marché de la poésie : « marché », terme si économiquement teinté qu'on en oublie qu'il n'est synonyme que d'un lieu de rencontre entre l'offre et la demande. L'offre des mots face à la demande d'un monde qui pleure. Un rapport d'échange de l'universel flottait dans les allées sinueuses que formaient les tentes littéraires. Un rapport qui porte le blason d'un monde des « encore possible », n'en déplaît aux pessimistes. Lire, écrire et conter de la poésie, c'est ouvrir ses sens aux fleurs qui poussent, aux enfants qui pleurent, aux soleils qui s'éteignent.

- *Je vous écris de mes lointains*, Jean-Pierre Boulic, La part commune, 2012
- *À la pleine lune*, Fadwa Souleimane, Le Soupirlail, 2014
- *Élégie à ma mère*, Seyhmus Dagtekin, Le Castor Astral 2014
- *L'épingle du jeu*, Bruno Grégoire, Obsidiane 2014